

MENU

Introduction

PARTIE I — DÉTENTION

Cellule N°1 — Les autres

Cellule N°2 — Collant moulant de super héros

Cellule N°3 — Léa - 27.07.2017

Cellule N°4 — Moha

Cellule N°5 — Solitude

Cellule N°6 — Demain c'est loin

Cellule N°7 — Simon

Cellule N°9 — Cindy - Un toit pour grandir

Cellule N°10 — Demain c'est loin

Cellule N°11 — Yaya - Train train

Cellule N°12 — Tomas - Lame

Cellule N°13 — Myriam - Perpet

Cellule N°14 — Samia - Vivre sans compter

Cellule N°15 — Leïla

Cellule N°16 — Caroline

Cellule N°17 — Yuness - Poésie

Cellule N°18 — Romain - Couteau

Cellule N°19 — Punto - Réseau

PARTIE II — EXIL / MIGRATION

Voyage 1 — L'exil pille les vies

Voyage 2 — Le récit de Moussa

Conclusion

Introduction

Après sept années à animer des ateliers d'écritures dans des centres de détention pour mineurs — Établissement Pénitencier pour Mineurs (E.P.M.), Centre d'Education Fermé (C.E.F.), Centre d'Education Renforcé (C.E.R.) — il m'a semblé important de retranscrire les histoires de ces jeunes, avant qu'elles ne disparaissent de ma mémoire. Chers amis, ce livre présente une première partie dans l'univers de la détention et une seconde partie qui raconte le parcours du jeune Moussa en provenance de Guinée.

Dans ces établissements, mon combat est linguistique. Je lutte contre un langage ordurier, où les injures et les blasphèmes sont quotidiens et où les syllabes finissent par se noyer sous les crachats.

Au total, j'aurais passé sept années de moments intenses qui m'ont beaucoup appris sur moi même. J'ai découvert la sagesse et le calme légendaire qui coule dans mes veines. Il m'a fallu tout ce temps pour comprendre que la transmission et l'écoute sont pour moi des vertus sacrées. J'aime prêter l'oreille aux histoires de vies comme j'aime les raconter. J'aime lire comme j'aime écrire. J'aime marcher comme j'aime tomber.

À l'extérieur ou en prison, je regarde autour de moi : toujours les mêmes personnalités en quête d'un regard, d'un commentaire ou d'un pouce en l'air sur les

réseaux sociaux. Les gens sont en manque flagrant de reconnaissance et d'amour. J'ai quarante ans. Nous glissons vers une médiocrité sans nom. Les jeunes nourris à la suffisance, élevés dans la consommation, écrasés par cette dictature de l'attention, du click, deviennent simples spectateurs. Aucun développement personnel hormis celui du corps qui devient culte. L'esprit, lui, part aux oubliettes. Les ateliers d'écriture deviennent alors une nécessité absolue !

Écriture.

Je suis convaincu que l'écriture telle que je la conçois — dynamique, collective, pleines de contraintes permettant ensuite une grande liberté — permet le développement des capacités cognitives, une meilleure intégration des personnes fragiles, offre un apprentissage du sensible en travaillant sur les émotions. Elle aide à trouver sa place, à exister et à devenir quelqu'un. Oui, à travers la pratique rédactionnelle, tout être humain peut révéler et se révéler des émotions, des sensations.

Dans chaque atelier, au début, nous réalisons des échauffements identiques à ceux de la boxe anglaise. Nous chauffons le corps pour préparer l'esprit. Le processus d'apprentissage côtoie donc celui de la sensibilité à travers l'expérience corporelle.

Pardonnez mon inconvenance, mais je me garderai de divulguer entièrement ma

méthode d'animation, toutefois je peux quand même en dévoiler trois axes importants : l'écriture libre, la famille et enfin les histoires d'amour. À la fin de chaque jeu, chacun, tour à tour, lit ou interprète sa création puis se détache de son texte pour écouter ceux des autres. À travers cette pratique, les jeunes se dévoilent énormément, cela nous amenant du côté de l'intimité. Une bonne ambiance où chacun existe vraiment.

Les activités artistiques sont réputées pour améliorer l'estime de soi et la socialisation, toutefois dans ces lieux de privation de liberté, tout semble différent. C'est une cellule qui est leur abri. Vivre en détention amplifie tout ce qui est ressenti. Les sens sont en éveil pour essayer de saisir ce qui ne peut être vu. À nous de construire des ateliers cohérents et efficaces de manière à ce que les apprenants en retirent une plus-value éducative. Ainsi, il faut adapter des méthodes souples et accorder une grande écoute pour briser le code adulte et se faire accepter par le groupe adolescent. Comme d'autres, j'ai la prétention de mettre en place des activités qui ont un sens pour les jeunes.

L'apprentissage de la dimension sensible pour un gamin noyé dans son mal-être est un processus lent et fastidieux, mais je vous assure, il est efficace. La pratique de l'écriture collective représente une épreuve aussi fragile que forte. Seulement, en jouant sur cette corde

de la sensibilité, je m'expose, également, il en résulte ce livre.

Prisons

L'Établissement Pénitentiaire pour Mineurs de Meyzieu situé près de Lyon, possède une compétence nationale pour la mise sous écrou de mineurs âgés de 13 à 18 ans dans le cadre de mandat de dépôt ou de condamnation. Il en existe huit en France. La durée moyenne de détention est d'environ trois mois. Dans cette institution interviennent l'Administration pénitentiaire, la Protection judiciaire de la jeunesse, l'Éducation nationale..., et des intervenants extérieurs.

Au-delà des murs sont réunis les plus grands caïds de la région. Indéniablement, l'effet de groupe est pervers, cette microsociété est très violente. Dans ces établissements pénitenciers, les adolescents présentent des difficultés à identifier leurs émotions, à les verbaliser et à les gérer. Ces lieux sont-ils adaptés ? Sont-ils des usines à récidives ? La sanction de la prison pour un enfant n'est-elle pas criminogène ? Que faire des délinquants ? Ouvrir une école pour fermer une prison comme l'écrivait il y a cent ans Victor Hugo ? Ce livre ne répond pas à ces questions, mais je vous invite à lire entre les lignes. Ces pages sont des cartes postales. Un décor autour de différents portraits de gamins qui malgré leurs erreurs restent profondément humains.

Merci.

Je remercie tous ces jeunes qui se sont confiés à moi, sans aucune gêne. Sans aucun tabou. Je me suis permis d'adapter leurs histoires, de changer leurs prénoms. Je les félicite une nouvelle fois pour leurs compositions. Je ne suis pas un travailleur social, seulement un artiste qui apprécie la création.

Ces gamins sont des adultes avant l'âge. Ils ont ces regards des gens qui ont déjà trop vécu, trop vu, trop perdu. Pourquoi j'aime tellement les écouter, les faire écrire, les encourager, supporter leurs crises, etc. Je n'en ai aucune idée.

Ma certitude est la suivante : j'ai pris un réel plaisir à agencer les mots qui constituent les phrases de ces textes. Je me suis aussi permis de romancer leurs histoires afin d'apporter des bouquets de vies plus fournis. À la question : est-ce que tout ce qui est écrit est exact, je vous répondrais simplement : « tout est vrai, tout est faux », mais malheureusement c'est tristement vrai à 98 %.

« Le monde ne mourra jamais par manque de merveilles, mais uniquement par manque d'émerveillement » [Gilbert Keith Chesterton]

Cellule N°1 — Les autres

A l'aube, chancelant sous un rideau de larmes, seul dans son neuf mètres carré, Grigore écoute le jour se lever. Les cris, les bruits, les pas. Les raclements de gorges, les peurs, les odeurs et les prières. Tout le monde craint tout le monde, mais Grigore de par son histoire n'a plus rien à perdre. Rien à gagner hormis cette réputation. Il frappe les murs de sa cellule avec passion pour oublier les atrocités gravées dans sa mémoire.

Bruit de clé. La porte s'ouvre. Grigore se précipite d'un pas vif, les poings serrés. Sur le chemin du bâtiment des cours, il devine la silhouette de celui qui a crié une partie de la nuit. À l'abri derrière ses barreaux, l'autre a déchargé sa haine. Grigore en promettant une vengeance sanglante a déchaîné la stupéfaction de tous les détenus. Le règlement de compte devenait logique, imminent. L'autre jeune, plus âgé, se prend pour Tony Montana, et pense que tout le monde lui doit allégeance. Tous les autres acceptent les règles, mais Grigore n'est pas les autres. Il désire leur faire comprendre qu'il est différent.

Il est neuf heures, le 15 juillet 2019. La canicule a envahi la prison de Meyzieu et dans les cellules, la température est déjà excessive. Il faut payer pour recevoir un ventilateur qui brassera de l'air chaud. Tout s'achète, même en prison pour mineurs. Grigore s'emplit les poumons d'une bouffée d'air brûlant et marche

la tête basse. Toute la nuit, il a rêvé de ce moment. Ne pas réfléchir. Juste agir. Il a conscience qu'en cas de rixe, c'est l'assaillant qui sera envoyé au mitard durant sept jours (sans télévision, seul, juste avec une radio à dynamo) et sa peine de détention sera prolongée, mais il est trop tard. Pour rester vivant, il faut être fort. Porter un masque contre la détresse. Se muscler, être vif et cultiver sa répartie. Etre un caïd. Devenir quelqu'un, quitte à être quelqu'un d'autre.

Dans un coin, un gardien manipule ses clés, nerveux. Grigore marche doucement, suivi de près par le regard des détenus à leur fenêtre. Il lève la tête et sourit révélant ses gencives et quelques chicots noircis. Dans son regard, à cet instant, aucune humanité. Il est gorgé de mort quand d'autres adolescents de son âge, à l'extérieur, sont gorgés de vie. Il est à cran, tout de nerf, prêt à se détendre et à exploser. Ce jeune roumain est un ressort. Six mois d'incarcération ont transformé cet enfant. Il est prêt à en découdre.

Les surveillants ont senti cette tension lancinante, cette rage débordant des yeux et dégoulinant dans les couloirs. Nourris aux chansons agressives, aux films d'action médiocres, ils affectionnent la bagarre. La loi de la rue, les escrocs, les barjots, les coups bas, le trafic et les rêves de richesse. Aucune fidélité amicale. C'est comme si Grigore et les autres étaient au cœur d'un conflit permanent. C'est à celui qui sera le plus crapuleux, le plus

combattant, le plus fou. Le trafic dans la prison est une vraie institution et celui qui n'a pas d'argent souffre. Ils traînent les baskets marron offertes à leur arrivée par l'EPM (surnommées les tacos en raison de leur forme aplatie), le survêtement et le bob blanc. Ils sont reconnaissables les pauvres. C'est comme à l'extérieur. Dans cette microsociété, l'écart entre les riches et les miséricordieux se creuse au fil des mois. Le shit, l'alcool, la nourriture, les cachets, tout se vend. En cas d'absence de billets alors, il faut rendre des services ; les missions punitives sont monnaie courante.

Cette fois Grigore agit pour son compte personnel. Il ne tolère plus ces injures nocturnes. Son degré de tolérance a atteint sa limite et il ne peut plus rien faire. Juste laisser agir son corps, lâcher prise. Lui aussi, à l'extérieur, il désirait goûter à la belle vie, celle prônée dans les médias, sur les réseaux sociaux, dans les quartiers, dans la rue, partout. Ce matin, dans le reflet de sa fenêtre il avait vu le miroir de la défaite, rien de plus. Il voudrait parler de tout ça à quelqu'un, mais il garde tout pour lui. Quotidiennement, ses frustrations s'accumulent, et gonflent sa soif de violence ; la meilleure communication qu'il connaisse.

Il marche d'un pas déterminé. À côté, le surveillant pense à ses congés, à sa femme, ses enfants et n'imagine pas que dans quelques secondes, deux adolescents vont se déchaîner l'un sur l'autre. Les bagarres sont tristement banales. Quand l'alarme est déclenchée, ils sont

cinq ou six agents à courir vers le lieu de la rixe. Tout est réglé en quelques minutes même si parfois un adulte se prend un coup mal placé. « Mais un enfant n'est pas fait pour la cage » dit un des lieutenants de la prison.

Grigore souffle de plus en plus vite. Ses pulsations cardiaques augmentent. Au loin, il voit sa proie.

Ce matin, au lieu de déjeuner, il a dégueulé tripes et boyaux. La peur. Il craint ses gestes comme la réponse de l'autre. L'autre plus âgé, plus grand et plus costaud. Soi-disant, il pratiquerait des sports de combat. Grigore a peur et pourtant écrasé par la douleur d'être ce qu'il est, il marche vers la vengeance.

Au niveau des grandes grilles séparant le bâtiment du socio du reste de la prison, l'éclat du soleil éblouit les yeux, cuit les peaux. La canicule. Le ciel bleu absolu.

C'est à l'entrée de la bibliothèque que les coups vont pleuvoir comme si ces jeunes en voulaient à la terre entière d'avoir été écartés de la culture, des livres, des musées. Mis à l'écart. Hors du temps. Hors du siècle. Hors de tout.

Mot du lieutenant F.

« C'est une hérésie. Tout l'été, les jeunes restent entre groupes de bâtiments. Deux mois d'insultes entre la deux et la cinq, la trois et la six, etc. En septembre, ils reprennent les cours avec l'Education Nationale et ils sont tous mélangés. À chaque rentrée, ce sont des

règlements de comptes à répétition. D'une alarme par jour (signifiant une agression), on peut passer à cinq ou six à la rentrée ».

Cellule N°2 — Collant moulant de Super héros

À quinze ans, je pensais que tout serait facile, car mon père était un super héros. Il sortait la nuit avec sa cape et ses collants moulants pour ramener des trésors « voler aux riches pour donner aux pauvres » qu'il disait. Il sautait d'immeuble en immeuble, grimpait aux fenêtres et glissait sur les murs.

Une nuit, réveillé par son vacarme, je l'ai vu dans la cuisine sans sa cagoule. Il avait des plaies béantes sur sa tête cabossée, j'ai tout de suite compris qu'il avait perdu ses super pouvoirs. Quelque chose clochait. Assis autour de la petite table, il pleurait. Pourquoi ?

Quand ils ont frappé à la porte, j'ai pensé que c'était ses associés, les autres super héros venus recoudre le collant moulant de mon père. Des types, nerveux, armés comme à la guerre, voûtés et agressifs sont entrés en nous menaçant. Mon père a levé les mains au ciel. J'ai cru que le plafond allait nous tomber sur la tête. Que la lampe allait tourner sur elle-même et nous emporter dans une tornade infernale. Les flics m'ont plaqué au sol malgré les cris de mon père. J'avoue, je n'ai rien compris.

Depuis un an, je vois papa au parloir, derrière des barreaux. Il ne porte plus de costume de super héros pourtant, je vois dans sa pupille une étrange lueur de justicier. Une furieuse envie de plonger sous un masque et de

rétablir la vérité sur la cité. Qui avait balancé son nom ?

Seul, j'ai essayé de m'en sortir, mais comment faire ? Papa est en prison. Maman est alcoolique et cette chienne de vie m'étouffe. En bas de l'immeuble, dans la rue, en ville, de partout ! Dans le regard des filles, des garçons ! La folie pure et dure puisque pour exister, on a pas le choix, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Il me fallait un smartphone, des belles baskets, un survêtement de marque, etc. Comment faire ? Travailler alors que j'aurais pu gagner la totalité de mon salaire annuel en quelques jours ? À dix-sept ans, la question ne se pose pas et puis il fallait que je fasse mieux que mon père. La psy m'a dit que c'était inconscient. C'est elle qui a trop de conscience !

Donc, je n'avais pas le choix. J'ai repris le flambeau de mon paternel en glissant dans un costume noir de super héros ; la nuit, j'ai commencé, avec d'autres complices, à descendre dans les beaux quartiers. La ville était paisible, sans embouteillage. L'air frais, agréablement respirable. Notre technique était assez simple ; rentrer chez les gens, prendre tout ce qui avait de valeur. C'était le loto. Le petit bonheur la chance.

Les mois passaient... je pensais que nous étions indestructibles, immortels. Un soir, dans notre propre quartier, des motos surgirent de nulle part et leurs balles nous tombèrent dessus comme un essaim de mouches à merde.

Toutes les horreurs sont possibles. Dévorés par la haine, ils nous ont troués sur place. J'ai été épargné, mais tous mes super héros d'enfance furent anéantis. Certains blessés abandonnèrent le combat. Moi ? Je suis rancunier. Je me suis vengé.

Quelques mois plus tard, les gars sont venus chez nous en pleine nuit. Je les ai attendus, accroupi derrière une voiture, l'œil dans le canon de l'AK 47. J'ai lâché le feu sur ces types dès qu'ils ont claqué les portières. J'en ai compté deux qui s'écroulaient, le corps sursautait quand l'impact perforait la chair. Je me suis amusé quelques secondes. Je criais comme un demeuré, des yeux de fanatique. Ils tombaient comme des cartes. Bim ! Bim ! Bim ! Je devenais fou. Ils ont couru derrière une Skoda pour se cacher alors j'ai vidé le chargeur sur la voiture. Le bruit était horrible. Autour, tout le monde s'était réfugié dans les cages d'escaliers ou dans les caves. Personne, à perte de vue. Que pouvais-je faire ? Œil pour œil. Le mal par le mal. Le sang par le sang. Super héros fils ne finira pas comme super héros père !

Je me suis levé d'un coup et j'ai couru jusqu'à mon immeuble. Je pensais rentrer chez moi comme si de rien n'était, prendre une douche et m'allonger. J'ai senti une rafale percuter mon mollet et j'ai crié en m'écroulant. La douleur fut horrible. Elle me vrilla le crâne. Je hurlais à la mort pour rester en vie. Les yeux larmoyants, je jurais de tous les abattre. D'être sans pitié. Ils paieraient doublement : pour mon

père et moi ! Je me suis retourné sur le dos et j'ai rampé dans le noir.

Quelques secondes plus tard, j'ai vu cette silhouette approcher, menaçante — la trentaine, large d'épaules. Un ennemi de plus. Il ne m'avait pas vu allongé au sol, j'ai tiré trois fois — du sang et des morceaux de chair éclaboussèrent. Poitrine éventrée. Il s'écroula, la veste barbouillée de sang. Les deux mains du type étaient enfouies dans ce qui lui sortait du bide. Regards de désespérés. Je fixais un moment les boyaux débordants et rechargeais mon arme. J'étais au cœur d'une sauvagerie froide et terrifiante. Rire démoniaque. Grimace diabolique. J'étais une autre personne. Putain ! Je ne sentais plus la souffrance, la balle m'avait mordu, mais quelque part, elle m'avait réveillé, sorti de ma zone de confort.

Soudain, des gyrophares. Des dizaines de gyrophares. Cette fois, ils avaient vu les choses en grand. Ils arrivaient en force dans le quartier, motivés comme jamais. Moi, enivré par l'odeur sauvage et piquante, je pensais encore me battre, mais une autre balle se logea dans mon bras gauche et je perdais mon arme avant de m'effondrer. Sur le dos, les yeux grands ouverts, incapable du moindre mouvement, j'attendais qu'on vienne m'achever. Des pas se rapprochaient. Une respiration haletante. Des « Polices ! » raisonnaient tout autour de moi.

J'étais en train de crever. Je perdais trop de sang pour rester lucide. Ma vue se brouillait.

Avant de fermer les yeux, j'ai vu les débris de verres sur la chaussée, le début d'incendie dans le parc pour enfants, du sang. Je crachais du sang. Du sang me dégoulinait du nez et sur tout le visage et j'essayais de respirer.

Je peux témoigner : les super héros ne sont pas indestructibles. Quand une torche éclaira mon visage, j'ai cru que je ne pourrais pas me réveiller. Encadrés par les flics, les pompiers m'ont transporté sur un brancard jusqu'à leurs camions. À moi tout seul, paraît-il, j'avais fait un vrai carnage, un mort et deux blessés très graves. Les types sur lesquels j'avais tiré étaient des flics en civil. Ils avaient répliqué et moi j'avais continué à déchaîner le feu en alimentant ma vengeance.

Ils m'ont soigné pour que je sois en forme pour mon procès. Pour que j'absorbe superbement cette réalité. Durant mon jugement, grâce à ma minorité, j'apprenais que j'en prenais pour 15 ans de prison ferme pour homicide volontaire. Ma mère, dans le fond de la salle, pleurait abondamment. Je l'avais déçue. J'étais la honte du quartier. Le fils du diable, le diable en personne.

Ils m'ont menotté et accompagné en direction de la cellule de garde à vue. Une heure plus tard, ils me transféraient en prison. Dans les couloirs, comme il y avait beaucoup de journalistes — les flics qui m'entouraient durent repousser la cohue. J'ai profité de ce vent de panique. J'ai pris un pas d'élan et j'ai sauté par la fenêtre. Le verre s'est brisé en mille

morceaux et dans cette seconde superbe, je vous assure, je me suis senti planer, voler comme super man, spider man et tous les autres putains de foutus tarés en collant moulant.

Cellule N°2 bis

Lettre d'un détenu - 3 juillet 2018 - Corbas

Je n'ai plus de respiration, j'ai l'impression d'étouffer
Juste en regardant par la fenêtre je suis essouffler
Disparaître en prison c'est quelque chose de banal
De toute façon toutes les histoires d'amour finissent mal

Je suis désolé d'exposer ici mon mal être
Mais que voulais tu que j'écrive dans cette lettre
Je voulais mettre un peu d'humour, te faire rêver
Mais on va pas se mentir, on l'a assez fait dans nos CV

Ne viens pas me voir au parloir ça ne sert à rien
C'est évident à notre histoire il faut mettre un point
T'es jeune et tu as le bleu de la mer dans les yeux
Moi j'ai l'amertume dans le coeur et je me fais vieux

Soyons sincères, qu'est ce que nous allons faire tous les deux ?
Si l'amour est une montagne nous sommes dans le creux
Et comment penses-tu entretenir notre relation ?
Mes traits sont déformés par la colère et l'humiliation

Dans quinze ans je serai un vieillard anorexique
Pourquoi tu vas m'attendre, tu es belle tu es magnifique
Un jour tu seras aussi une femme sèche, ridée, finie
Profites, oublies-moi, va refaire ta vie

Va au-delà de la fenêtre va courir dans le soleil qui s'étend
Quitte cette pièce sombre et va boxer avec le temps
Montre leur que le monde est entre tes mains !
que mon ex est une grande femme !
En plus d'être la mère de mon gamin

Cellule N°3 — LÉA — 27-07-2017

Cet après-midi, les jeunes détenus — têtes droites, mentons hauts et bustes légèrement inclinés en avant — sont conduits dans une grande salle ovoïde où des musiciens donnent un concert de rock. À peine entrés, ils sont dévisagés par les cinq adolescents déjà installés sur les chaises. *Tous les prisonniers survivent, mais rares sont ceux qui existent.*

Avant le début de la prestation, deux jeunes se lèvent et se poussent violemment. Après des injures et un moment de flottement, ils bondissent l'un sur l'autre. Tout le monde se lève de sa chaise en plastique. Léa est bousculée contre le mur. L'alarme est déclenchée. Des cris s'élèvent. Un chaos surréaliste explose ; cris et bagarres rageuses pour tenir debout.

Trente-huit secondes plus tard, la porte s'ouvre et trois surveillants rétablissent un ordre relatif.

Retrouvant le calme de sa cellule de neuf mètres carré, Léa lance son stylo sur du papier comme on abat une machette dans une jungle inconnue, avec pour simple boussole, son vocabulaire. Un peu de syntaxe pour se frayer un chemin. Et les phrases tombent comme des couperets, tranchantes, sans carapaces. Du brut à l'état pur. Elle décrit ce monde, jette l'encre comme on casse des bouteilles sur des crânes, comme on crache aux

étoiles. Elle construit des phrases simples avant de devenir folle. Entendre le bruit du stylo sur la feuille de papier lui permet d'oublier le silence de sa solitude. La vie s'allège du poids de la réalité pour glisser dans cette légèreté de l'instant métaphorique. Elle voudrait s'envoler, partir loin. En Afrique, dans la savane. Elle noircit quelques feuilles blanches jusqu'à ce que les cris de l'extérieur deviennent trop importants. À sa fenêtre, comme sa voisine, accrochée au barreau, elle entend des hurlements de l'autre côté de la muraille.

– T'as entendu le caillou ?

– Un caillou ?

– Oui, c'est parti.

– Quoi ?

– Les types à l'extérieur envoient des cailloux dans la promenade de l'unité 3.

– Pourquoi ?

– Ils approvisionnent... un détenu est au téléphone avec eux. À l'extérieur, ils ajustent leur tir. Lorsque celui qui envoie aura réussi à viser au milieu de la cour, alors le détenu au téléphone lui donnera le feu vert. Il lancera les paquets. Il ne restera plus qu'aux mecs à l'intérieur à agiter leurs yoyo avec au bout, des fourchettes incurvées.

– Et les surveillants ?

– Si les matons s'en mêlent, ils se prennent des bols de pisses.

Le lendemain, c'est le grand déballage
— vente de shit, de cachets, de cigarettes et

d'alcool. *Accéder au voyage artificiel à un prix et en prison c'est cher.* Sans argent, Léa est en dehors de la bataille. Enfoncé dans la boue. Dans une tranchée, à l'écart des affrontements. Malgré ses beaux yeux, elle ne pourra pas caresser l'euphorie de la drogue douce. Envoyer son cerveau danser avec les étoiles pour tout oublier. Si elle pouvait elle ferait un trou dans son crâne, juste un moment. Oublier son histoire et se sentir partir, loin. Sur des routes inconnues, s'envoler au-delà des paysages connus. Dans une forêt, une jungle, un désert ou un océan infini. Voir quelques minutes à l'horizon la survie. D'une vie différente, moins tendue. Briser les repères et visiter la terre. Elle écrit, elle écrit en rime pour lutter contre cette volonté de briser les barreaux à coup de canine.

Après l'agression d'un gardien, trois détenus – menottés, têtes baissées - entourés par six autres surveillants sont évacués de l'unité trois. D'autres agents arrivent au centre de la prison. L'un d'eux tient nerveusement un talkie-walkie dans la main. Derrière les fenêtres, les gamins agitent leurs poings, lèvent leurs majeurs, injurient les adultes pour se défouler. Entre les murailles, un écho de haine se forme et gonfle jusqu'à se glisser dans les couloirs, monter les escaliers, ramper sous les portes et tournoyer dans les oreilles du directeur. Le lendemain, il souhaite durcir la sonde des barreaux quotidienne et cette fois, aucun laxisme n'est envisageable ; les surveillants

sont regroupés par trio pour effectuer des fouilles scrupuleuses dans chacune des cellules.

En cours d'horticulture, Léa apprend que Rémy avait un chaton dans sa cellule.

– Comment il a fait ?

– Un oreiller par dessus la muraille...
ensuite, yoyo toute la nuit pour le ramener à sa fenêtre.

– Pourquoi ?

– Solitude...

En fin d'après-midi, l'éducateur présente à Léa l'intervention exceptionnelle de 18 h à 19 h 30. Un artiste pratiquant l'human beat box qui va leur apprendre à reproduire des sons avec leur bouche. Cela lui semble grotesque et complètement inutile, mais elle a un besoin cruel de tuer le temps. Arracher les aiguilles et transpercer chaque seconde de l'horloge. Elle veut quitter cette cellule sordide où les maux de tête, en raison des hurlements et du volume excessif des postes de télévisions, sont récurrents. Elle ne veut plus avoir peur, ni chaud ni faim.

À 18 h 30, dans la salle ovoïde, Léa est avec trois autres détenus de l'unité 2 et un de l'unité 6. L'artiste est déjà dans la pièce, l'alarme accrochée à la ceinture.

– On attend encore un jeune et on commence ?

Les jeunes font un signe de tête pour

approuver la proposition de la star locale. Personne ne parle. Ils se dévisagent comme des animaux d'espèces différentes dans une jungle sans nourriture. La tension est palpable et Léa regrette son déplacement.

La porte s'ouvre. Le surveillant, la cinquantaine, bedonnant, lunette et cheveux blancs.

– C'est le dernier.

Léa ferme les yeux. Le Sang entre dans la salle en bombant les épaules, en faisant jaillir ses biceps.

Elle a soudain très chaud.

– On va commencer, installez-vous ! Je vais me présenter, lance l'intervenant.

Les jeunes se retournent et s'assoient sur les chaises disposées autour d'une table.

Silence.

– Je m'appelle Mouche.

Les jeunes s'esclaffent.

– Oui, c'est mon nom de scène. Je suis guitariste et je pratique du beat box. Vous connaissez ?

– Mec, tu viens d'où ? Ici c'est le zoo, réplique le Sang.

Léa, reste silencieuse, tête baissée. Elle voudrait retourner dans sa cellule, mais si elle demande à rentrer, Le Sang s'en prendra à elle. Elle doit être plus intelligente, plus sournoise.

Le caïd se retourne, regard noir.

– Alors l'Italienne ? Tu fais moins la maline sans ta pote ?

Mouche intervient en lui demandant de se

calmer.

Le détenu se retourne et tord la bouche.

– Wesh le poids mouche, t’as un souci ? Léa regarde l’intervenant et dans ce regard, elle lui fait comprendre d’appuyer sur l’alarme. Le petit bonhomme chauve avec un nez fin et allongé, une verrue sur la joue gauche, des petits yeux marron et des sourcils broussailleux, détourne l’attention.

– Je vais vous faire une démo, c’est parti...

Dans le reste de la prison, l’ambiance est électrique. En salle de sport. En promenade. En cours. Les jeunes se dévisagent et leurs nerfs sont tendus comme des fils de fer, tous vissés sur des ressorts, prêts à sauter sur celui **qui leur manquera de respect.**

En bibliothèque, près de la salle ovoïde, malgré les avertissements du professeur, deux garçons se lèvent et, débordant de rage, s’infligent mutuellement une correction saignante. Quand les surveillants arrivent, l’un est sur l’autre, levant les poings et les écrasant sur un visage déjà détruit. Les dents cassent. Le nez craque. Léa et les autres, tout près, entendent un lointain cri désespéré.

Dans ce bazar d’humanité en dégénérescence, à la lueur du grésillement du plafonnier, au milieu des hurlements et des grincements de grilles, se mêle à l’odeur de la transpiration imprégnant les murs, la peur. La peur constante, réelle, la peur lancinante. Léa

voudrait sortir ; revêtir un déguisement de super héros, passer à travers les murs et s'envoler dans les airs. Partir loin, très loin. Sur un autre continent ou une autre planète. Tout quitter. Tout détruire Tout brûler même sa mémoire. Un sentiment d'abandon parcourt son esprit.

En cette fin d'après-midi, les têtes sont légères, prêtes à décoller. La débâcle est lancinante, inconsciente. Elle rampe sous les portes, navigue de fenêtre en fenêtre.

C'est la première semaine des vacances scolaires et la majorité des détenus, en refus d'activité, sont restés dans leurs cellules et ont déjà trop fumé, certains trop bu. Ce mélange explosif donne envie de briser les caillebotis à coup de coude puis d'enfoncer les barreaux à coup de tête. L'alcool brûle les veines et les cervelles alors ils fument plus, boivent plus, crient plus.

Léa voudrait rentrer chez elle et partir à la mer, fermer les yeux sur la plage. Oublier, tout oublier.

– Bon, les gars reprenez vos places, on y va à la cool sinon je sonne l'alarme et vous réintégrez vos cellules. J'ai pas trop envie de me prendre la tête, lance mouche.

– Ouai les gars, laissez le faire son spectacle, dit Karim de l'unité 6. Soudain, le temps s'arrête. Le Sang et les deux autres détenus écarquillent les yeux et sourient.

Comment se fait-il que ce type, considéré comme une victime, ose demander le calme ? Pourquoi ne reste-t-il pas dans la posture de la personne dominée ? Le Sang fait un pas en arrière en grimaçant, se retourne, serre ses mains jusqu'à faire craquer ses doigts et d'un coup, son corps bondit, le coude en avant. L'autre n'a rien vu venir, lui qui fanfaronnait quelques secondes plus tôt, tombe à la renverse et son agresseur, enragé, lui saute dessus, lui envoyant ses poings dans le visage qui rapidement ne ressemble à plus rien de beau. Au bout de dix secondes, Le Sang se lève et s'étire en gémissant dans un rire machiavélique et en chantant haut et fort « aucune faiblesse, aucune douleur, aucune pitié ».

Sous les yeux de Léa, horrifiée, Karim ressemble à une figue écrasée sur laquelle on aurait pris le soin de poser deux dents cassées. Terrifié, Mouche a saisi son alarme, l'a laissée tomber par terre par maladresse, la ramassée et a appuyé dessus plusieurs fois de suite.

Par les fenêtres des unités, la frénésie destructive a débuté. Les hurlements s'amplifient. Les jeunes sont défoncés. Ce n'est plus leurs cerveaux et leurs corps, c'est ce shit et cet alcool. Le sheitan. Le diable qui rampe sous les portes et frappe aux cerveaux. Certains détenus sont en pleine montée, envahis par les hormones adolescentes, motivés par des appels

à la haine, gonflés par l'adrénaline. L'effet de groupe multiplie les actes. Qui pissera le plus loin ? Qui aura la plus grande réputation de foutu taré ?

Recouverts par une pluie d'injures, les gardiens courent dans tous les sens. Face à ces enfants arborants cet exaspérant sourire en coin, ils ne peuvent rien faire. Ils sont en sous-effectifs et ne sont pas prêts. Pas prêts pour autant de haine. Pas prêts à se transformer en réceptacles à frustration. Pas prêts et pas formés. Certains répondent par des injures, par la violence. Sans réfléchir. L'âme blessée, ils menacent des gamins. Et les gamins menacent les adultes. La soirée débute.

L'intervenant est accroupi près de Karim, Léa compte les secondes avant l'intervention des gardiens.

70 secondes.

Le Sang, lui, s'est retourné et attend, dans le coin de la pièce.

Au bout d'une minute trente, Mouche, le front marbré de sueur saisit l'alarme à pleine main et appuie dessus une nouvelle fois. Chez les détenus, l'ambiance est euphorique. D'habitude, lorsqu'une alarme est déclenchée, la cavalerie arrive au galop. Que se passe-t-il ?
240 secondes.

– Alors l'Italienne ? lâche Le Sang en s'approchant doucement.

Léa sent une rivière glacée pénétrer son corps et glisser en elle de haut en bas. Les pulsations de son cœur s'accélérent, son souffle aussi.

– Ça faisait longtemps ! La voix ricanante du Sang.

Sous la menace d'un énième coup de folie, Mouche, secouant son alarme commence à taper sur la porte pour alerter les surveillants.
300 secondes.

Léa lève la tête vers le visage balaféré. C'est un foutu taré, élevé par la rue, bercé par les lampadaires et nourri dans le caniveau. Tordu comme ses cicatrices, aucun repère hormis la brutalité.

– On va enfin voir tes seins, lance Le Sang en s'approchant à petits pas.

Les autres détenus se mettent à rire. L'humiliation est leur jeu préféré. Issus de la même unité, ils doivent allégeance à leur chef alors ils se regroupent autour de lui.

340 secondes.

Mouche, écoutant les paroles du Sang comprend qu'il est plongé dans un véritable cauchemar. Comment se sortir d'une salle où il est fermé à clef avec cinq détenus, dont un, dans un état catastrophique, une pauvre gamine en danger et un psychopathe. Face à la panique, Mouche cogne encore la porte de toutes ses forces en hurlant « à l'aide ».

Le Sang fronce les sourcils, les yeux rouges de rage.

– L'alarme ne marche pas, c'est ça ?

– Ils arrivent, lance Mouche, sans

cesser de frapper sur la porte.

– Non, non, personne arrive. C'est la première fois qu'on fait un atelier à 18 h. C'est obligé, ils nous ont oubliés ces bâtards ! Et puis dans cette salle, il y a un sas de sécurité, personne ne t'entendra de l'autre coté.

380 secondes.

Le Sang s'approche de Léa et une fois près de son oreille, il lui murmure :

– Fais pas la pute, payes tes seins !

Une fois dans leurs cellules, comme de concert, les détenus les plus faibles reçoivent des ordres stricts des leaders, « allume un feu ! ». Le choix est simple. Soit, ils brûlent leur matelas soit dès le lendemain, ils deviendront, un peu plus, la risée des autres.

Trois nouveaux feux démarrent dans trois unités différentes. Même si une véritable haine historique existe entre-les blocs, la coalition pour répandre la panique est efficace. Pour une fois, ils mettent de coté les rancœurs et le passé pour tous ensemble, décharger leur haine sur cette prison. Leur but est de foutre un bordel d'anthologie.

Aussitôt les flammes sur le matelas, les plus vulnérables jettent leurs chaises en plastique et les étagères par dessus. Ensuite, ils tapent à leur porte en criant « surveillant ! » Pendant ce temps, les plus déterminés, par la fenêtre, nouent leurs draps ensemble via les yoyo et réalisent de gigantesques torches

enflammées. Une fois embrasées, elles tombent en bas des murs de la promenade et les détenus du rez-de-chaussée, étranglés par la fumée, se mettent eux aussi à cogner leurs portes de toute urgence en criant « surveillant ! »

L'alarme générale retentit. Il y a plus de dix départs de feu, dont trois en cellules. Les gardiens, en sous-effectifs, ne peuvent rien faire. Ils courent de partout, noyés par les cris et les appels au secours.

La nuit tombe doucement.

600 secondes.

Mouche s'est interposé entre Léa et Le Sang.

– Éloigne-toi !

– Tu vas faire quoi ?

– Si tu me touches, tu finiras ta jeunesse en prison.

– Parce que là on fait quoi ? On pique-nique à la mer trou du cul ?

Mouche ferme les yeux et baisse la tête de manière à gagner un peu plus de temps mais il sent une douleur aiguë le cisailer en deux. Tout devient noir devant ses yeux. Le néant coule dans ses tempes et noie tout au-delà de ses paupières.

Le Sang félicite un type qui vient d'assommer l'intervenant.

Léa relève la tête.

Elle ne compte plus les secondes.

Par la fenêtre, la nuit est tombée.

– Fous toi à poil, ordonne Le Sang.

– Va te faire foutre !

Les mains du sang encerclent son cou, Léa se sent étouffer, le néant lui tourne autour et charme ses tympans. Elle cligne des yeux plusieurs fois jusqu'à les fermer quelques secondes et laisser son corps choir sur lui même. Le Sang, sentant ce corps se ramollir, le remue violemment en lui hurlant dans l'oreille gauche. Elle sent qu'on lui retire ses habits, violemment. Qu'on la palpe, salement. Oui, elle se sent sale. *Si même en prison, les adultes ne peuvent pas me protéger...*

Autour d'elle, les bruits reviennent. Des menaces. Des flammes qui lèchent des parois. Des voix d'adultes. Des insultes. Des alarmes. Et cette peur horrible qui la paralyse.

Lorsqu'elle aperçoit le visage d'un surveillant, Léa est en culotte, pâle comme un linge. Les détenus sont menottés et évacués de la salle.

Conclusion

Cet été là, en 2017, les E.R.I.S. (Equipes Régionales d'Intervention et de Sécurité) sont venus en prison. Surnommés le « GIGN de la pénitencière », sous leurs cagoules, ils furent expéditifs ; le but est de figer l'incident en

évitant qu'il dégénère ou se propage à l'ensemble de l'établissement. Les gamins sont menottés, certains traînés au sol.

Un des jeunes qui était resté trop longtemps dans sa cellule enflammée était tombé dans le coma, entre la vie et la mort. Beaucoup de cellules furent anéanties, complètement noircies par les flammes. Dans le Progrès, un petit article avec le titre « ça chauffe à Meyzieu ».

Cellule N°4 — Moha

La lame fine et aiguisée est posée sur la peau. Elle trace des lignes droites, parallèles. Le sang perle, la goutte gonfle et évolue doucement. En gros plan, ce serait de l'art. Moha frotte son avant-bras avec un mouchoir blanc et recommence quelques millimètres plus haut.

Ils sont scarifiés sur les deux bras et tout le corps comme s'ils appartenaient à un gang. Des milliers de traits rouges (récents), blancs, certains vifs, épais et longs remontant jusqu'au cou, parsemant le visage, descendant jusqu'au nombril. Des cicatrices qui font froid dans le dos. Des marques indélébiles comme celles infligées à des jeunes sauvages dans certaines tribus. Comme un rite initiatique. Une dizaine portent ces signes distinctifs et cela pourrait laisser penser qu'ils recherchent une appartenance à un groupuscule, à une famille. Qu'ils se construisent par le jeu de l'identification. Tout est plus complexe. Le mal est lancinant. Il navigue dans les veines et pousse à l'extérieur jusqu'à l'automutilation la plus primaire. Une lame de rasoir et une peau. Changer de peau. Évacuer le mal qu'il y a sous cette peau. Faire saigner. Évacuer. Ils se font du mal, car c'est l'unique solution pour apaiser cet état d'angoisse massive dans lequel ils baignent. C'est plus fort qu'eux, ils ne peuvent pas s'en empêcher. Cela leur permet d'arrêter de penser. Pour certains, se taillader exprimerait

un certain courage. Paraît-il que chaque plaie représente une envie de meurtre ? Comme si pour échapper à la tentation du mal ils s'infligeaient un supplice de plus, une correction. Ils ont les visages apaisés, mais à l'intérieur c'est l'effervescence.

Parfois, leurs yeux sont amorphes. Comme si leurs pupilles portaient tout le poids d'un monde mort. Défoncés du matin au soir. Shit, alcool et surtout *madame courage**. C'est comme si en sombrant dans une réalité parallèle ils oubliaient la perte de repères, de modification de la temporalité du pays d'accueil.

En plus de ses longues marques décorant la totalité de leurs bras et leurs torsos et leurs ventres et leurs jambes, ils expriment un mal-être en soufflant continuellement. Un surdosage. Une pression de la vie ingérable. Il leur faut cracher leur dégoût d'être écrasés par ce destin. À cause de leurs médications, ils ont terriblement chaud. Chauds au point de devoir boire toutes les dix minutes, s'arroser le visage et le corps tout entier. Ils sont en pleine fusion, dans le feu. Dans le mal. La sueur dégouline de leurs fronts, roule sur leurs joues comme des larmes.

Lorsqu'ils parlent, c'est un barbarisme incompréhensible, une sorte de confusion de syllabes qui s'entrecoupent dans un chaos total. Ils semblent être à bout d'un long parcours, en plein tourment. Dans le creux de la vague. Leur peine de prison est vécue comme autant de

jours perdus dans cette course contre le temps qui les rapproche de la majorité. La plupart ne peuvent pas joindre leurs familles au bled, ils n'ont aucun ami, personne à l'extérieur pour les aider. Aucun mandat. Aucune cantine. Rien. L'injustice résonne et sa perception aiguë est douloureuse.

Alors ils se coupent, se taillent, s'infligent des souffrances pour oublier. L'administration pénitentiaire leur a interdit les rasoirs ? Ils récupèrent des cailloux en promenade et les affûtent toute la nuit contre les barreaux. Ils attaquent le torse avec rage et épongent le sang comme pour évacuer tous les souvenirs. Vider la mémoire comme on vide un corps de ses cinq litres de sang. Oublier la désillusion. Le terrible échec. Se corriger. Se faire mal pour aller mieux dans sa peau. Puis ces cicatrices imposent une certaine forme de courage, elles font peur aux autres détenus. *« S'ils sont prêts à s'infliger pareille souffrance alors ils n'ont peur de rien ».*

Le moral est au plus bas et les cachets que l'administration pénitentiaire leur donne pour éviter qu'ils ne se pendent dans leurs cellules creusent leurs visages d'un rideau d'épouvante. Des cernes noires comme des valises, des bouches en virgule, fragiles. Des pupilles sans âme. Des ongles rongés jusqu'à la racine. Des mains tremblantes. Des jambes maigres. Des corps scarifiés comme dans un film d'horreur.

Les cachets cumulés à la douleur, la

drogue et l'alcool sont responsables de ces arabesques parallèles. Autant de coups de lames et de sang éponnés à l'abri des regards d'autrui. Seuls dans leur cellule, imitant les autres, creusant un peu plus profond, un peu plus loin. Pourtant les manches relevées, exhibant leurs cicatrices, ils paraissent forts, déterminés. Tout est parade. Théâtre. Confusion des sentiments.

Ces jeunes ne dorment plus. Ils s'en remettent à Dieu tout puissant. Dans leur sommeil les cauchemars pleins de violences, de menaces, d'illustrations de leurs traumatismes en tout genre inondent leurs pensées. Ils ont des maux de tête, de ventre, envies de vomir et surtout envies de s'arracher cette peau. Peu à peu, la pensée est dominée par le vide et s'en suit une anesthésie émotionnelle. Face à la déception « *du pays des droits de l'homme* », après qu'ils aient tant fantasmé, plus rien n'a d'importance. La vie, la mort.

Ce soir, Mohamed retire son t-shirt. Balaféré sur le torse de gauche à droite et de haut en bas. Son corps ressemble à un gribouillon d'un enfant de deux ans. Avec un bout de carrelage, doucement, il se charcute.

Le sang coule, la douleur reste.

Hier, un jeune est parti à l'hôpital. Cent points de suture.

Ce matin, un jeune a avalé une lame de rasoir.

Le sang coule, la douleur reste.

** En prison, madame courage circule. Ce cachet rouge utilisé pour soigner la maladie de Parkinson est à la mode chez ces jeunes en perdition. Le week-end, des adolescents en scooter jettent des paquets par-dessus les murs de la prison. Cigarettes, shits, alcool et cachets. À leurs fenêtres, le yoyo gesticule pour ramener les trésors dans leur 9 mètres carré. C'est comme une pêche aux canards. Les fourchettes incurvées reliées aux lambeaux de draps s'agitent dans la cour de la promenade. Chacun tente de récupérer son trésor.*

Le mot de la psychologue

Le corps est pour les jeunes en souffrance un lieu privilégié d'expression de leur mal-être.

Durant l'adolescence, un certain nombre de symptômes somatiques peuvent être des révélateurs d'une souffrance psychique. L'isolement familial et culturel, les traumatismes, les deuils et la complexité de la situation en France créent des conditions où le/la jeune a le sentiment que ce sera toujours aussi dur, qu'il/elle n'y arrivera pas.

L'ordalie contemporaine est un rite individuel : la personne se donne la preuve de sa propre présence sur terre. Il s'agit d'une recherche de limites garantes de l'existence, d'un besoin de se prouver quelque chose à soi-

même, sous les yeux des autres. Il s'agit d'affronter la mort symboliquement, de jouer avec le risque en repoussant les limites. C'est un besoin pour le jeune de tester s'il est vraiment vivant, de se mesurer à nouveau à la mort pour mériter sa vie. Cela peut également être une recherche du trauma.

Cellule N°5 — Solitude

Habitant chez mon oncle, j'ai grandi dans la rue, sous les lampadaires. Sous la visière de ma casquette. Habitué dès petit à me méfier de tout, à regarder de travers, car la vie m'a mis des coups. Tout est biaisé. La loyauté, la confiance, l'amitié. Chez moi — une grande cité banale et brûlante —, tout le monde veut la plus grosse part du gâteau. Chez moi il n'y a que les gardiens de foot qui font confiance au poto.

On a poussé loin du centre-ville, des petits riches et de leurs colonies de vacances. Nous sommes des putains de mauvaises herbes qui prolifèrent sur le béton. Comme des taulards avec des boulets au pied, on a passé tous les étés piégés dans le ciment bouillant de la cité. C'est comme si tout le monde dès la naissance partait sur la même ligne de départ, mais certains avec des lianes accrochées aux jambes. En gros, on s'est fait baiser. D'un côté, cela m'a permis de grandir plus vite, de ne pas traîner dans les jupons de ma mère. D'un côté, elle m'a laissé le choix cette conne. Il fallait que je fasse ma vie. L'école était synonyme d'ennui, je n'étais pas fait pour ça.

Au collège, j'ai agressé mon directeur, car il m'avait manqué de respect. Quelques mois plus tard, dans un autre établissement j'ai frappé un enseignant. Je ne sais plus pourquoi, mais, qu'importe, en fait, j'en voulais à la terre entière d'être né dans cette misère. Dans cette

voie sans issue que représente ma vie. Je n'avais que la violence pour exister.

Plus tard, j'ai fait des conneries et les flics m'ont interpellé, la juge pour enfant m'a placé en foyer. Je ne comprenais pas, je ne voulais pas comprendre. Mon père était parti quand j'avais trois ans et je lui en voulais, j'en voulais même à ma mère de ne pas avoir pu le garder à la maison et surtout de m'avoir confié à son frère, ce putain d'oncle alcoolique.

Ça a recommencé en C.E.R.. Les éducateurs voulaient me dresser comme si j'étais un chien, mais c'était trop tard. Je ne suis pas un putain de cabot ! Je me suis battu une dizaine de fois avant qu'on m'impose ce séjour de rupture.

Au départ, nous devions partir en Alaska pour réaliser un périple avec des chiens de traîneau. T'imagines ? Au final, en raison des restrictions budgétaires, nous sommes partis dans une forêt au sud de Lyon. Comme d'habitude en fait. Ils nous promettent des gâteaux d'anniversaire puis nous lancent une cacahuète. Par contre, j'avoue, ma parole, c'était une grande forêt. Le genre interminable. Là-bas, on est tombés sur un trappeur, une sorte d'ermite qui vit dans les bois. Un paysan avec une longue barbe noire, un bonnet rouge, une longue tête, des grands yeux, un gars très grand. Il vivait sans électricité et sans eau courante. Misquine ! Il coupait du bois à longueur de journée. Le mec tombé d'un film. Il nous a

montré un dortoir et on s'est installé sans trop savoir ce qu'on foutait là. Misère.

Le lendemain, il nous a réveillés à cinq heures du matin et on est partis. On l'a insulté. Du moins, on a essayé. Il nous a tirés du lit et dix minutes après on était sur la route. J'ai crié mon dégoût des ronces, de la boue, de tout l'environnement qui nous encerclait comme un ennemi, mais je n'avais pas le choix. On l'insultait, je te jure, t'imagines même pas, mais le trappeur nous répondait que nous étions des bons à rien, des mauvais à tout. Il hurlait tellement fort qu'à force, on a tous fermé nos grandes gueules. Au fond, il avait raison. J'avais affronté des gars armés, des bandes rivales, des flics, des détenus, mais je t'assure lorsque j'ai entendu ce taré nous dire nos quatre vérités, ma parole, je n'ai pas fait le malin. C'était un taré. On la suivit en regardant son sac de provisions. On pétait la dalle ! T'imagines ? En plus de ça, on espérait tous qu'il avait des clopes.

En fin de journée, on était perdus. Tout se ressemblait : les arbres, les talus, la broussaille, le lierre, le carré de ciel bleu tout en haut. Il a fallu faire à manger, construire un campement comme des scoots. Quand il nous a dit qu'il n'avait pas de cigarette, j'ai posé mon cul par terre et je n'ai rien fait. Je l'ai insulté en le regardant droit dans les yeux. J'attendais qu'il me frappe, qu'il m'injurie. J'ai dormi près du feu, le ventre vide, comme un chien affamé. J'ai voulu fuguer, mais la nuit,

dans les bois, il y a des bruits d'animaux trop bizarres et à perte de vue, des arbres gigantesques. Je n'ai rien dormi de la nuit. Allongé, je sentais la terre humide sous mon corps. J'imaginai des insectes par milliards — araignées, limaces, tics, etc.

À l'aube, je voulais rentrer chez moi, au foyer ou en prison. N'importe où, mais entre quatre murs, fumer devant la télévision.

On est restés sept putains de jours en forêt ! La deuxième nuit, ma parole, j'ai construit une cabane et je me suis appliqué. L'après-midi, je partais à la chasse et à la cueillette pour pouvoir manger. Le vieux nous a montré toutes les plantes qu'on pouvait bouffer. T'imagines même pas tout ce qui y a à becqueter dans la nature ! Le troisième jour, j'étais une autre personne. J'avais l'impression de me transformer en animal. Un truc de fou. Ce n'était pas un séjour de rupture, c'était un retour à l'âge préhistorique. Sans les supermarchés, sans les tacos, nous sommes des animaux. Des clochards. Combien de temps pourrions-nous survivre sans les magasins ?

Je dois l'avouer, dans les bois, j'ai réellement cru mourir. Sans téléphone, sans ordinateur, sans télévision, tout était lent. Comment survivre ? Exister ? Affronter le présent ? Le soir, je me posais des millions de questions sur la vie en général.

Avec le recul, j'ai apprécié ce moment de perte. On était coupés du monde, mis à l'écart. Aucune pression de devoir porter telle

ou telle marque, de correspondre à un code, une norme. Pas besoin de réussite, de perfection ou d'être ce que nous devons être. Aucun compte à rendre. C'est bizarre, je ne sais pas trop comment m'expliquer, mais en gros, on s'en foutait de comment on était habillés.

Quand je suis rentré, j'ai tout de suite remis mon survêtement Lacoste, mais je n'avais plus envie de bouffer des trucs dégueulasses. Même la télé m'ennuyait. Une semaine. J'ai passé trois ans en foyer, six mois en C.E.R. et huit mois en prison. Il a fallu une semaine pour me faire comprendre qu'être chez moi, au chaud, était le plus grand trésor du monde.

Cellule N°6 — Ibra — fatalité

Mon père a bossé toute sa vie à l'usine, à genoux. Le week-end, lorsqu'il n'était pas trop fatigué, il allait désherber son carré de terre dans les jardins familiaux. Ils discutaient avec les voisins, travaillaient, etc. Je me voyais mal prendre sa place d'esclave. À la chaîne. Usine. HLM. Je vous assure, aucun de nous ne désirait prendre la place de nos parents. Devenir riche est l'unique souhait de toute ma génération. Ne plus compter ! Vous vous rendez compte, ne plus jamais se demander, si j'ai assez de sous pour acheter telle ou telle chose ? Alors oui, beaucoup prennent des risques. C'est une loterie et je crois que tout est déjà écrit. En sortant de taule, je recommencerai.

Cellule N°7 — Dylan — le four

Un sourire mauvais au bout des lèvres et un goût amer au fond de la gorge. Il ne veut pas correspondre au cliché du jeune alternant prison et liberté , le gamin qui fume le temps, sans projet ni avenir. Pourtant tout est à portée de bras, comme une fleur magnifique. Il n'a qu'à se baisser pour la cueillir. Sourire béat aux lèvres. La drogue permet de crever le silence des nuits. Elle soulage les souffrances et même si les yeux ne sont pas étincelants d'intelligence, la perception de la réalité est plus douce. Puisqu'on peut être rémunéré pour le trafic alors tout s'installe naturellement. Le grossiste. Le guetteur. Le vendeur. La nourrice. Le four. L'organisation est carrée. Les clients sont nombreux devant la boulangerie. Tous disent merci. Des gens biens en plus. De midi à minuit, ça charbonne dur. Il vend la mort pour rester en vie, mais s'il pose des questions, les plus grands le considèrent avec gravité. Les visages défigurés par la fatalité, ils posent leur index sur leurs lèvres, et murmurent « chut ». Midi, minuit. Sept jours sur sept.

Cellule N°8 — Charlotte - Peter Pan

Je ne peux pas être vieille, franchement, c'est la honte. Je veux mourir jeune, comme une reine ! Les vieux, c'est des cons. Plein d'interdictions, de morale et d'histoires vieilles

comme le passé. Mêmes adultes, putain ! Je ne veux pas une adulte ! Ils sont trop chiants !

Cellule N°9 - Cindy- un toit pour grandir

Je vais avoir dix-sept ans en juin. J'ai eu beaucoup de périodes de dépression. J'étais violente, je me mettais en danger. J'étais nerveuse, droguée. J'étais impatiente. Aucune possibilité de prendre du recul. J'étais folle. Je m'en foutais des conséquences. Je crois que je cherchais un cadre. Aujourd'hui j'ai peur de tout. Mon éducatrice m'a parlé de ma réinsertion, mais je ne peux pas affronter le regard des gens à l'extérieur. Non, pas tout de suite. Je veux rester entre ces murs.

Cellule N°10 — demain c'est loin

On vit dans la haine, on grandit dans la rage. Je suis né dans un quartier qui ressemble à une prison comme s'il fallait que je prépare ce séjour entre ces quatre murs. À croire que c'était ma destinée. Là bas, même les bancs sont en pierres froides et grises. Des immeubles comme des forêts de bétons, du ciment et du mortier de partout. Tout nous enferme, nous étouffe. Du haut des tours, la vue est imprenable... le vis à vis est tel que j'aperçois l'intérieur de l'appartement des voisins. Aucun paysage. Seulement le reflet de la misère de l'autre.

J'aurais pu prendre une autre trajectoire, mais cette chienne de vie m'a tendu ses offrandes, ses fruits de la tentation et j'avoue, j'ai tiré dessus. J'en ai arraché la tige et j'ai croqué dedans. Je n'avais pas le choix, il fallait que je devienne ce gangster de la banlieue est. Le chemin était tracé. Les grands-frères avaient ouvert la voix.

Toutes les saisons, la routine nous tourne autour et écrase son lot de médiocrité. Cette ambiance morose et puante, rien pour s'aérer le cerveau.

L'été, c'est l'enfer. Il n'y a pas d'arbres, pas de buissons, les terrains vagues ont des pelouses jaunies, desséchées. Les parcs pour enfants sont sablonneux, pleins de déchets et de merdes. Des mégots. Des tâches d'huiles et d'essence. Tu rajoutes le bruit des moteurs de motos, les cris, etc., bref, c'est un beau bordel.

Dans le regard des gens, cette tension lancinante. C'est comme si nous vivons dans une zone de guerre. En raison de cette facilité à se battre, nous restons vigilants, les muscles tendus, continuellement. Même défoncés, on reste sur nos gardes. Bien sûr, il y a des côtés joyeux, mais je suis en prison, je broie du noir. Tu comprends ? Je continue.

L'été, vingt jeunes peuvent aller à la mer grâce aux aides du centre social, mais on est cent cinquante. Tous les soirs, devant la tour six, cent cinquante jeunes en chair et en os de dix à vingt-cinq ans ! Des enfants qui regardent d'un air tendu, des adolescents avec des gros pifs et

des grands yeux rouges, hilares en permanence, des chauves avec de grandes barbes tombantes, des types aux épaules voûtées par l'ennui, des gamins tout excités, d'autres qui marchent de long en large. Sur cette dalle géante, généralement les enfants jouent au centre et les plus âgés restent sur les bancs autour. On boit, on fume. Les merdeux jouent sur ce grand parking qui fait office de stade de foot, de terrain de basket, de ring de boxe, de marché à ciel ouvert, etc. Tu connais la chanson de IAM « Demain c'est loin ? » « Grandir dans un parking et voir les grands faire rentrer les ronds ». C'est exactement ça. J'ai passé mon enfance sur ce béton. Bordel. Qu'est ce que tu voulais que je fasse à quinze ans ? J'ai laissé filer la vie et c'est naturellement que je suis arrivé ici. Prison.

Le quartier ? C'est un grand n'importe quoi gris entouré de grands ensembles stricts. Le béton a bouffé le paysage, recraché des tas de ciment un peu de partout, sculpté des formes en rectangle, en carré ; des cubes gris, ternes. Dans les appartements, l'hiver on gèle et l'été on brûle ; l'isolation est pourrie. Perdu dans ces logements identiques et disposés au milieu de ce grand vide. Les racines descendent dans les caves et dans l'obscurité, elles grouillent pour exister. Et nous, comment on existe dans ce néant ?

« Grandir dans un parking et voir les grands faire rentrer les ronds ».

À la surface, c'est l'abandon. Cette société dans la société. Sous un porche, une poutrelle métallique a été coupée en deux. Des vitres plombées. Des panneaux en bois brûlés. Tout est en chantiers ou en ruines. Le bateau est à la dérive. En plein naufrage. Les grands de ce monde le savent alors ils nous balancent quelques subventions culturelles pour qu'on ferme nos gueules. Le trafic de stupéfiants est toléré, car il nous endort. Il évite qu'on se cultive et qu'on réfléchisse, mais tout va péter un jour ou l'autre. À force d'aller-retour en prison, d'échecs douloureux, d'injustice, de violence, à force de mettre le couvercle sur la marmite, l'eau boue et la grande majorité d'entre nous reste coincée. En ébullition.

On trafique pour survivre, pour s'acheter des habits de marque et être quelqu'un dans le regard de l'autre. En survêtement, la plupart du temps. Propre. Prêt à courir. À fuir, comme toujours.

Moi, j'ai fait des études, je suis allé jusqu'au lycée. J'avais un bon niveau scolaire, mais en première, je me suis fait prendre dans un braquage. Tout a mal tourné. Je te passe les détails.

Avec le recul, qu'est-ce que j'aurais pu faire ? Allez à la faculté ? Bien sûr, d'autres ont réussi, mais moi tous mes frères ont fait de la prison. Ma mère a élevé huit enfants seule, dans une pauvreté abjecte. Les blattes, les cafards peuplaient ma jeunesse dans cet appartement de la tour six du quartier des peupliers (peupliers

... juste le nom amène un peu de verdure... je te jure).

À douze ans, je passais mes nuits dehors. Je faisais du vélo, mais j'avais la mission de surveiller le quartier comme un chien de défense. On est des chiens. Le quartier, un grand chenil ! L'appât du gain est notre maître à tous. Une armée de chiens baveux aux yeux rouges. Quand d'autres chiens arrivaient d'autres chenils venaient régler leur compte alors la horde se réveillait, grondait, rageait. On les bouffait comme des os. Sans pitié. Le sang coulait et puisque les flics ne venaient plus, les autres chiens ne restaient pas longtemps. Ils attendaient qu'on vienne chez eux. Guerre de chenil. Rien d'autre. Vie de chien.

Ça fait cinq mois que je suis incarcéré en mandat de dépôt, j'attends mon jugement en lisant Maupassant, Montaigne, Balzac, etc. Je passe pour l'intello de service, mais ça ne me dérange pas. Je n'en ai plus rien à foutre de rien. Un jour, j'écirai un livre.

En prison ?

C'est un grand chenil pour adolescents. Des jeunes chiens. On a tout ce qu'on veut et personne ne nous dit rien. On fume, on boit, on vend. Tout est bien organisé. Les caïds, les bras droits et les victimes. C'est le zoo. Tous les autres quartiers sont présents. Tous les plus gros trafiquants des autres prisons veulent imposer leurs lois. Mais pour être honnête, dans l'ensemble, c'est une grande colonie pour gamins avec des problèmes dans la tête (des

troubles du comportement comme ils disent). Rien d'autre. La nuit, toute la marchandise passe par dessus les murs et navigue de yoyo en yoyo, de fenêtre en fenêtre. Ça occupe. Une distraction de plus avec la télévision. Sinon, tout passe par le parloir. C'est n'importe quoi.

Les semaines défilent à vive allure, car seul dans ma cellule, je lis un livre par jour. Qui suis-je ? Où vais-je ? Mais est-ce important ? La nuit, je pleure.

Dans quelques mois, j'aurai dix-huit ans. Ils vont me transférer dans la prison de Corbas en guise de cadeau d'anniversaire. Là-bas, il y a tout mon chenil du quartier des Peupliers. Ils vont me mettre dans une cellule de neuf mètres carrés avec deux autres types. On verra. Pour l'instant, je fume à ma fenêtre grillagée, derrière les barreaux et j'attends que le temps passe.

Cellule N°11 - Yaya — train train

Tout petit, il habitait en rase campagne à proximité d'une gare SNCF typique avec son murmure caractéristique ; le bruit des rails à l'arrivée et au départ des trains.

Quand sa mère décéda d'un cancer, il déménagea avec son père dans le quartier des Oliviers. Hormis la présence d'un chemin de fer à proximité, tout changea brutalement. Lorsque Yaya rentrait de l'école, son paternel — imprévisible, violent et tordu — lui flanquait des corrections monstrueuses par pur plaisir.

À douze ans, Yaya a commencé à boire et à dormir dans des squats. Rapidement repéré par les assistantes sociales, il navigua de foyer en foyer avant d'atterrir en prison.

À seize ans, selon ses éducateurs, ses troubles du comportement étaient en voie de guérison. La juge pour enfant lui accorda une remise de peine.

Dans le petit appartement de la tour six du quartier des Oliviers, quand il revit son père, toute l'électricité qui circulait entre eux, prit feu. Yaya lui brisa la mâchoire à coup de phalange écrasée, comme dans les films, avec cette rage de vaincre et de crever. Yeux révulsés, bras tendus comme des barres de fer. Au sol, une bouillie de chair humaine, rien d'autre et pourtant, Yaya continuait à enfoncer ses poings comme un débile. Un fou sorti de l'asile. Pour lui, ce type avait laissé mourir sa mère. Il essuya sa sueur mêlée à ses larmes. Il reprit ses esprits, quand il entendit le train au loin ; le scintillement des roues de la voie ferrée de son enfance passait doucement.

Cellule N°12 — TOMAS - lame

Il n'a pas de cicatrice, de cerne, de lueurs sournoises dans le fond des yeux. Âge de quinze ans, originaires de Nantes, son père est diplomate, sa mère est une scientifique renommée.

Lyon. Quartier de Villeurbanne. Dans une bagarre générale, pris de panique, assommé

par un coup de poing, la mâchoire enkilosée, Tomas avait fait jaillir un couteau. Dans un élan de défense désespéré, il avait tendu son bras dans le hasard de ces corps entrelacés et dans cette marée de jeunes hommes en perdition, il avait frappé pour se frayer un passage.

L'effet de l'alcool s'était évaporé. L'arme blanche lui était tombée des mains. Il courait comme un fou. Derrière lui, les lueurs des lampadaires défilaient à vive allure. Autour, les autres hurlaient, appelaient à la guerre.

Des camions de police. L'ennemi devient commun, éternel. Des cailloux s'envolèrent comme des rapaces et retombèrent en piqué sur les forces de l'ordre. Les boucliers se levaient. Les premières grenades lacrymogènes se répandaient autour des habitations.

Tomas fut arrêté à un croisement et jugé en comparution immédiate pour homicide volontaire.

Cellule N°13 — Myriam - Perpet'

Le maton me fait la morale ! Lol ! J'ai seize ans. On est sérieux à seize ans ? Je ne connais même pas mes parents ! Qu'est-ce qu'ils veulent ces gens ? Laissez-moi tranquille ! Quand je vais sortir, je vais faire la fête. Les surveillants ? Ils ont pris perpet'!

Cellule N°14 — SAMIA — vivre sans compter

Je volais à l'arrachée pour donner à mon petit copain, comme une conne. Je ne m'en rendais pas compte. J'étais... amoureuse.

L'enfermement m'a fait changer. En prison, il faut de la patience. Il faut prendre sur soi, car tu n'as pas le choix. Il faut passer par là pour avoir quelque chose de meilleur. Vous savez, on s'habitue à tout. Je suis arrivée avec le sourire. Au départ, je voulais tout casser. Aujourd'hui, toute ma rage, je la mets dans mon projet de sortie.

Plus tard, je serai libre et indépendante. Jamais je ne fonderai de famille ni ne tomberai amoureuse. Pas d'enfants, pas d'amour ! Les gamins c'est l'esclavage ! C'est pire que la prison ! Les hommes c'est des pourris qui pense qu'au cul. Je veux être une déesse ! Une reine ! Je veux qu'on me respecte ! Je ne veux plus survivre, je veux vivre sans compter.

Cellule N°15 — LEÏLA

Dans ma campagne, il n'y avait rien à faire. J'avais quinze ans. Hormis lire, draguer les trois garçons du coin, traîner ou aller faire du sport, je m'ennuyais cruellement.

La nuit, au loin, les lueurs de la grande ville m'avaient toujours fait rêver. J'y allais le mercredi après midi en bus et là-bas, dans cette concentration d'hommes, j'ai rapidement gagné

un peu d'argent ; je m'achetais des sapes, j'occupais mes journées et je frôlais avec l'interdit. J'étais une gamine, je suis encore une gamine et personne ne veut me comprendre. Oui, j'ai fait la pute, mais c'était pour apprendre. Pour découvrir l'amour. La vie. Je vous emmerde avec vos principes à la con ! Chez ma mère, puisque mon père s'est barré quand j'avais cinq ans, j'ai toujours vu le livre d'Émile Zola dans la bibliothèque, Nana qu'il s'appelle. Tu crois qu'il parle de quoi dedans ? Nana « son sexe assez fort pour détruire tout ce monde et n'en être pas entamé. »

Bref, les flics m'ont arrêtée et la juge pour enfant m'a placée en foyer. J'ai fugué huit fois. Je refusais leurs contraintes. Je n'étais pas à ma place. Je ne voulais pas vivre avec des gens que je n'aimais pas, dans un environnement que je n'aimais pas. Oui, je retournais avec ces hommes plus âgés mais merde, voilà, c'est comme ça. Qu'est ce que tu veux que je te dise ?

En C.E.F., soi-disant ils devaient me protéger de moi-même, mais plus ils m'enfermaient, plus je devenais folle. Ils m'ont mis dans cette prison pour mineurs pour être sûrs que je ne passe pas à l'acte, concrètement, que je ne me taille pas les veines. Ils me surveillent. La nuit, ils font des rondes toutes les quarante-cinq minutes. Tu parles, j'ai le temps de crever dix fois...

Cellule N° 16 — CAROLINE

Je vais avoir dix-sept ans en juin. J'ai eu beaucoup de périodes de dépression. J'étais violente, je me mettais en danger. J'étais nerveuse, droguée. J'étais impatiente. Aucune possibilité de prendre du recul. J'étais folle. Je m'en foutais des conséquences. Je crois que je cherchais un cadre.

Aujourd'hui j'ai peur de tout. Mon éducatrice m'a parlé de ma réinsertion, mais je ne peux pas affronter le regard des gens à l'extérieur. Non, pas tout de suite. Je veux rester entre ces murs.

Cellule N° 17 — Yuness - Poésie

Comparution immédiate
Tribunal correctionnel
Ma vie a subi une crise
Depuis le verdict de la cour d'assises
Garde à vue, sans lacet
La justice m'a enlacé
Prise d'empreinte et d'identité
Menotté, jugé, inculpé
Entassé, incarcéré
Prison de haute sécurité
Comme des animaux en Captivité
Sur nous ils ont fermé
Les portes du Pénitencier

Avalé par une super structure de béton

Mon numéro d'écrou devient ma description
La vie bascule avec mon matricule
Perdu en cellule moi et ma solitude
9 mètres carrés une télé et un bureau
Des caillebotis un tapis et des barreaux
Par la fenêtre le yoyo s'agite
Téléphone cigarette et bien sûr du shit
Une chape sur mon cœur, une grande ombre
noire sur ma vie
Mes premiers jours m'éccœurent, innocent je le
jure je le suis
Je décoore la cellule avec un ou deux posters
Moi qui dehors bosse tard toujours en costard
C'est quoi cet air ? Dans le reflet je vois un gars
austère.
Je veux respirer, rendez-moi mon cellulaire !
C'est un cauchemar comme un hurlement
inarticulé
Une misère pure et simple une solitude glacée
Un corps enfermé derrière une porte bloquée
Vue sur quatre mètres de mur et un mètre de
barbelés
Des matelas poisseux et des rats nombreux
Punaises de lits ordures et voisins dangereux
Bruit de clé, serviette, douche parfois dans le
noir
Couloir, retour parler, personne n'est venu me
voir
Visite médicale pour soigner cette torture
mentale
Moral à zéro, il pleut dans la cour quelques
corbeaux
Du rap entrecoupé de toux et de crachat

Des versets coraniques et de la musique salsa
Cohortes de gens fauchés, allumés
Béton omniprésent dans ce magasin d'humanité
La rage transpire des regards
Brusque colère noire comme des brouillards
Tous considérés comme les pires assassins
J'attends le courrier, mais jamais rien ne vient
Déshumanisation des détenus et des surveillants
Les gars sont terrorisés les gars sont débordés
Manque de moyens pour l'avenir, c'est moyen
Dans l'empire des ténèbres, on y voit rien
Mon voisin a des problèmes psychologiques
Ils devraient l'envoyer en asile psychiatrique
En promenade on peut respirer l'air pur
Mais en promenade rien n'est moins sûr, si
Odeur de merde, de sueur et de vomi
En promenade tu ne sais pas sur qui tu tombes
Camé violent ou prophète de l'ombre
On nous surveille et on rêve de femmes
superbes
On pleure comme des gamines alors on fume de
l'herbe
Ça nous endort sinon je taperais dans le mur
jusqu'à ce qu'il tombe
Regards meurtriers, injures, je te jure elle est
loin la colombe
Innocent condamné et on croise aussi des
violeurs présumés
Tout ce petit monde constitue cette micro
société
Les jours se répètent et la gamelle a un goût de
plastique

Même l'eau a un goût de plastique ! En sortant,
je veux être amnésique.

Noyé dans l'empire des ténèbres où les bandits
sont célèbres
Si je mets un joint à mes lèvres, c'est pour
calmer cette fièvre
Torture mentale, tout est froid comme le métal
Compact et dur comme une boule d'acier féodal
Pendant la fouille la misère s'installe
La pénurie et l'envie de se mettre une balle
On porte tous une forme de douleur
De chagrin et de manque
On passe notre vie à la cacher
Mais elle est là, comme un tank
En prison elle éclate comme une grenade dans
les tripes
Dans cette merde misérable, j'ai voulu mourir
comme ces types
Privé de liberté, punis de l'espace et du temps
Tic tac tic tac au son des cris déchirants
La prison va craquer telle est son destin
Pourtant il y a des alternatives c'est certain

Je suis sorti et on m'a parlé de réinsertion
Mais après ce traumatisme il faudrait parler de
RECONSTRUCTION
Deux mondes dans ce pays l'un n'a pas de
chance
Un monde d'Inacceptable sous France
Des enfants de 13 à 18 ans en prison
Maison de sûreté maison de correction
Derrière les remparts on cache un mal lancinant

Mais un taulard est un futur citoyen, c'est
hallucinant
Que les prisons soient criminogènes en 2019
Que ce soit des usines à récidives en 2019
je suis désolé fallait que j'évoque ma torture
mentale
Pour partager avec vous, ce malaise carcéral

Cellule N°18 — ROMAIN — couteau

J'étais déjà balaféré par la vie. Des cicatrices dans le cœur. Un cerveau anesthésié par la quête de l'argent, par l'absence de figure paternelle. Pourri par une enfance misérable. Avec mon frère, nous avons trop subi d'échecs, de frustrations. Nous nous sommes intéressés aux armes et rapidement j'ai délaissé les automatiques pour développer ma science autour des lames tranchantes. Avec les armes blanches, je devais m'approcher au plus près de la victime. Il y avait un côté chasseur beaucoup plus intéressant. La traque, rien que la traque. Pour moi, c'était évident, le braquage au couteau était plus noble, plus fou aussi, mais c'était un jeu. Un putain de jeu d'adolescent rejeté par la vie.

Un soir, mon petit frère est rentré le visage rougi par les coups. Ce petit bout d'homme était tout pour moi. En quelques secondes, les néons de la vengeance s'allumèrent dans un crépitement au fond de mes yeux. Bip ! Bip ! Comme dans les putains de films. Le visage défiguré par la rage, je lui

posais l'index sur le bord des lèvres et lui murmurais « reste là ».

Il m'a donné l'identité du barbare qui lui était tombé dessus sans aucune raison. Je l'ai capturé près du Mac Donald et je l'ai attaché dans la cave de notre bâtiment. J'avais une bonne panoplie de couteau et je me suis amusé à lui dessiner des choses obscènes sur le bide. Je lui scarifiais la peau avec douceur et lui se vidait doucement. La peur dans ses yeux était évidente, il avait cette lueur bizarre et le froc plein de pisse et de merde.

Ils sont arrivés en criant « Police ! » Ils m'ont juré de me foutre en taule le soir même.

Cellule N°19 — Pinto — réseau.

J'ai dépouillé des gens, sans pitié.

Comment ?

On les arrachait des voitures, on prenait leur place et on fonçait comme des tarés. Nous étions les rois du *carjacking*, entre autre. Bien sûr, on était défoncé. Au-delà d'être rentable, puisqu'on arrivait toujours à revendre les caisses, j'avoue c'était un sport. Une passion même. L'adrénaline pure et dure. Celle qui te secoue dans les tripes. À cent kilomètres-heure dans les rues du centre-ville, tu te surprends à hurler au volant. À fond devant les caméras et les flics désespérés, car on prend trop de risques pour nous arrêter. On pousse les autres voitures comme des autotamponneuses. Rien à foutre de rien et en priorité de nous-mêmes. Faut essayer

monsieur, c'est le kiffe total. Alors oui, des fois on éjectait des conducteurs qui auraient pu être nos pères, mais les assurances remboursent tout. Les femmes, elles sont plus prudentes, elles s'enferment dans leurs voitures... ce n'est pas faute d'avoir essayé.

Des regrets ?

Les arrachés de sac à main et de portables, c'est tout. Le reste, non.

Pourquoi ?

Un jour, une femme qui avait l'âge de ma mère n'a pas voulu lâcher son sac. On était en voiture, je conduisais et mon pote tenait la sangle du bordel... on l'a traîné sur une vingtaine de mètres. Je ne sais pas ce qu'elle devenue. Sur le moment, ça m'a fait bizarre. Dans le rétro, je vois encore cette traînée ensanglantée et... bref. Oui, j'ai fait de la merde, mais c'est comme ça et si tu veux savoir.

Je t'écoute.

Quand je ressors, je ferai pire. Maintenant j'ai toutes les ficelles en main. J'ai le réseau !

Rejoignez-moi

- Nicolas sozez sur Facebook, instagram

- nicolas-sozez.net